

n'oublie pas mes dernières recommandations.

—Vous vivrez, ma mère, vous vivrez, balbutia la jeune fille.

La figure de Gervaise se couvrit d'une teinte jaunâtre ; sa poitrine se souleva, un râle passa dans sa gorge, et, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, on put entendre qu'elle disait :

—Mes enfants, embrassez-moi !...

Suzanne et Georgette se penchèrent sur elle en même temps.

Mais Gervaise resta immobile ; ses yeux grands ouverts ne voyaient plus.

Le médecin jeta un regard de compassion sur les jeunes filles ; puis, se tournant vers les femmes :

—Gervaise ne souffre plus, leur dit-il tout bas ; elle est morte !

Si bas qu'eussent été prononcées ces paroles, Suzanne les entendit.

—Morte ! répéta-t-elle comme un écho, en se redressant brusquement.

A ce moment, à l'ouest, un nuage pourpre et orange, se détacha de l'horizon. Dans une bande de ciel qu'il laissa à découvert entre la terre et lui, le soleil apparut, montrant son disque entouré de rayons couleur topaze. Ces rayons du soleil couchant piquèrent les carreaux de la fenêtre, pénétrèrent dans la maison et frappèrent en plein le visage de Suzanne, formant autour de sa tête une sorte d'aurole lumineuse.

Au dehors, devant la maison, au milieu de ces mêmes rayons, Suzanne aperçut le baron de Manoise. Du fond de ses yeux bleus jaillit un double éclair. Sa tête se redressa encore, superbe d'audace, et elle fixa le soleil, comme si elle lui eût jeté un défi !

Pendant ce temps, Manette Biron arrivait aux Ambrettes où, ainsi qu'elle s'y attendait, elle trouva le fermier Thomas.

—Un grand malheur vient de jeter l'effroi et la consternation à Marangue, lui dit-elle. Aujourd'hui, le comte et ses amis ont chassé le sanglier...

—Oui, je sais, une grande chasse qui a été retardée à cause du dégel.

—Gervaise, revenant de ramasser du bois dans la forêt, s'est malheureusement trouvée sur le passage d'un sanglier déjà blessé et poursuivi par la meute. L'animal l'a renversée et affreusement déchirée en plusieurs endroits du corps.

—Oh ! la pauvre Gervaise ! fit Thomas.

—A l'heure où je te parle, Gervaise doit avoir rendu son âme à Dieu.

—Oui, vous avez raison, Manette, voilà un grand malheur.

—Et j'ai lieu d'en redouter les funestes conséquences.

—Autant que possible le mal sera réparé, répondit vivement Thomas. Que dois-je faire ? Comme toujours, je suis prêt à vous obéir.

—Tu n'ignores pas que j'avais de l'amitié pour Antoine Vernier ; s'il eût vécu, j'aurais fait pour lui, d'une autre façon, ce que j'ai fait pour toi. Mon affection pour Antoine s'est reportée sur ses enfants ; mais Suzanne s'en est rendue indigne, et c'est de Georgette seule dont je veux m'occuper maintenant. D'ailleurs, le voudrai-je, je ne puis rien faire pour Suzanne. Elle a repoussé mes conseils, elle serait insensible à tes bienfaits. Suzanne a ses idées : elle ne se plaît pas à Marangue ; elle y étouffe et elle n'attend que le moment propice pour s'en aller.

—Où ira-t-elle ?

—Dieu le sait.

—Mais il faut la retenir, la malheureuse !

—Impossible. Elle a ses idées, te dis-je, et nulle puissance au monde ne les ferait changer. Dans trois jours elle sera consolée de la perte qu'elle vient de faire, car Gervaise, malgré sa faiblesse et sa tendresse aveugle, était un obstacle à ses projets. Je te le répète, Thomas, je ne puis rien pour Suzanne ; mais tâchons de sauver Georgette. Je crois utile de la soustraire promptement à l'influence de sa sœur. Tu pourrais aider les deux orphelines, en leur donnant l'argent nécessaire pour qu'elles ne tombassent point dans le dénuement ; mais ce ne serait pas assez, à mon avis. Or, voici ce que j'ai décidé : Georgette viendra demeurer aux Ambrettes et sera élevée et instruite avec tes filles, dont elle deviendra la sœur.

—Je ne demande pas mieux, si Suzanne consent...

—Tu peux être rassuré sur ce point ; Suzanne

sera enchantée de ne pas avoir sa sœur à sa charge.

—Elle l'aime beaucoup, pourtant.

—Autrefois, Suzanne avait pour Georgette une grande affection, peut-être l'aime-t-elle encore ; mais elle a une pensée mauvaise qui étouffe en elle tous les bons sentiments. Ceux-ci se réveilleront probablement un jour, mais ce jour est loin, ne l'attendons pas.

—Georgette adore Suzanne, objecta encore Thomas, je crains qu'elle ne veuille point se séparer de sa sœur.

—Tu peux compter sur Suzanne pour décider Georgette à venir demeurer aux Ambrettes.

—C'est bien ; il sera fait ainsi que vous le voulez.

—Autre chose ; tu as revu le notaire de Per-tuiset ?

—Oui, et il sait qu'en me présentant comme acquéreur, mon intention est de payer comptant. Dès aujourd'hui, Manette, vous pouvez considérer le domaine de Salerne comme vous appartenant.

—Au beau temps, Thomas, tu me mèneras voir le château et les fermes.

—A la fin de l'année, nous aurons une coupe de bois de douze hectares à mettre en adjudication.

—Tant mieux, c'est du travail pour les bûcherons et les charbonniers. A propos, et Georges ?

—Il n'y a plus rien à tenter pour le détourner de son projet. Hier il s'est rendu au chef-lieu et a contracté un engagement. Avant huit jours, peut-être il aura reçu sa feuille de route.

—Laissons-le partir. En attendant qu'il revienne, de loin nous veillerons sur lui.

XXI

Après l'enterrement de Gervaise, auquel assista presque toute la population de Marangue et des Huttes, sans compter le comte de Raucourt et ses amis, Thomas, ayant avec lui ses trois filles, accompagna Suzanne et Georgette à leur demeure.

Le comte de Raucourt, cause innocente de la mort de Gervaise, avait voulu payer les frais des obsèques ; de plus, il avait fait remettre à Suzanne, par son intendant, une assez forte somme d'argent.

Thomas savait cela. Ce n'était donc pas pour lui le moment de venir en aide à Suzanne. Il reconduisit les deux orphelines à leur domicile afin de se conformer à la volonté de la rebouteuse.

Il annonça donc à Suzanne qu'il désirait se charger entièrement de l'éducation et même de l'avenir de Georgette ; il lui proposa, en conséquence, d'emmener Georgette aux Ambrettes où, ajouta-t-il, elle serait considérée comme sa fille et comme une sœur par ses enfants.

—Cela nous sera facile, dirent alors les filles de Thomas, car déjà nous aimons beaucoup Georgette.

Et elles embrassèrent l'enfant l'une après l'autre.

—Mais non, s'écria Georgette en pleurant, je veux rester avec Suzanne, je ne veux pas quitter Suzanne.

Celle-ci n'avait pu cacher sa satisfaction en entendant Thomas ; toutefois, elle voulut avoir l'air de prendre le temps de réfléchir.

Au bout d'un instant, elle dit :
—Je vous remercie mille fois et bien sincèrement, monsieur Thomas ; en effet, l'offre généreuse que vous me faites est un bonheur inespéré pour ma sœur. Georgette sera infiniment mieux aux Ambrettes, près de vous, qu'ici, avec moi, qui suis pauvre et un peu jeune encore pour faire une maman.

Enfin, après avoir tenu un petit discours plein de bonnes raisons à Georgette, et en lui promettant qu'elle irait la voir souvent, elle la décida à aller demeurer aux Ambrettes, chez M. Thomas.

Il fut convenu que les filles du fermier, dont la plus jeune était de l'âge de Georgette, viendraient le lendemain chercher leur nouvelle petite sœur.

Quand, une heure après, la rebouteuse apprit ce qui s'était passé, elle répondit en souriant :

—Je savais d'avance ce que dirait Suzanne.
Le lendemain, comme Georgette quittait Marangue, emmenée par les filles de Thomas, un homme qui portait la livrée du comte de Raucourt, entra chez Suzanne et lui remit une lettre. Cette lettre était signée baron Henri de Manoise. Le jeune homme écrivait à Suzanne :

« Je trouverais odieux et presque criminel de vous parler de mon amour à côté de la tombe à peine fermée de votre mère. Ce soir même je quitte

Raucourt pour retourner à Paris. Je comprends votre douleur et la partage. Ah ! Suzanne, chère adorée, pourquoi l'homme n'a-t-il pas toujours le pouvoir de consoler la femme aimée ? Mais non, je ne veux point, dans un si cruel moment, troubler le recueillement de votre douleur.

« Je reviendrai aussitôt que mon cœur me dira que ma présence ne vous sera plus importune. D'ici là, rien ne pourra me distraire. Comme depuis six mois, ma pensée sera constamment avec vous.

« Suzanne, je vous aime, mon ardent amour ne s'éteindra qu'avec ma vie ! »

La jeune fille lut deux fois ce billet, le plia en quatre et le mit sous clef dans une boîte.

La mort de sa mère l'avait réellement affectée ; mais elle chercha la consolation dans les merveilleuses promesses de son rêve. Dédaigneuse de toutes les choses réelles que ses yeux pouvaient voir, que sa main pouvait toucher, elle continuait à s'élever à des hauteurs prodigieuses : elle planait comme l'aigle ! Elle sentait en elle une force, une puissance surhumaines.

L'hiver s'écoula. Les premiers rayons du soleil d'avril mirent des feuilles vertes aux branches des chênes et des fleurs aux buissons.

George Raynal était soldat ; son régiment venait d'être envoyé en Afrique.

Mais le fermier Thomas avait toujours le même nombre d'enfants, car Georgette remplaçait Georges. Ayant trouvé à la ferme une véritable affection, beaucoup de tendresse, la sœur de Suzanne s'était habituée à son existence nouvelle.

Aussi, quand Suzanne lui demandait :

—Es-tu contente ?

—Oui, va, répondait-elle, je suis bien heureuse !

Disons encore que Thomas, le riche, avait causé dans le pays une nouvelle et grande surprise quand on apprit qu'il avait acheté et payé comptant le domaine de Salerne.

Un soir d'un de ces beaux jours de printemps, où les jeunes feuillages frissonnent sous les caresses de la brise déjà parfumée, où tout parle au cœur, à l'âme, à la pensée : murmure de l'eau, gazouillement d'oiseaux, fleur qui s'ouvre, blé qui monte, insecte qui bourdonne, zéphyr qui passe, soleil qui rayonne, Suzanne travaillait devant sa maison, assise à l'ombre d'un vieux platane.

Le soleil allait se coucher.

Tout à coup, la jeune fille entendit le bruit des sabots d'un cheval qui arrivait au trot. Sans savoir pourquoi, son cœur se mit à battre. Presque aussitôt, à travers les arbres, elle aperçut cheval et son cavalier.

Elle reconnut Henri de Manoise.

Alors le cheval ralentit sa marche, et s'avança au pas jusque devant Suzanne. A l'endroit où il s'arrêta, le cavalier se trouva enveloppé dans les rayons du soleil couchant, lesquels touchaient en même temps le haut de la tête de la jeune fille.

Suzanne tressaillit. Elle se souvenait que le jour de la mort de sa mère elle avait vu le baron de Manoise au milieu des rayons de ce même soleil à son déclin.

Le jeune homme se pencha sur le cou du cheval et ces paroles tombèrent de ses lèvres :

—Ce soir, à dix heures, je vous attendrai au bord de la Vrille, près du pont de Marangue.

Suzanne jeta autour d'elle un regard effaré ; mais elle était seule, personne n'avait pu entendre.

Ils échangèrent un regard rapide et mystérieux, puis le cavalier piqua les flancs du cheval, qui partit comme une flèche et disparut bientôt derrière un rideau de verdure.

Suzanne plia son ouvrage et rentra chez elle. Le soleil venait de disparaître. Elle était légèrement tremblante ; mais dans les lueurs sombres de son regard, éclatait une résolution énergique, presque farouche.

C'était l'heure du repos ; elle ne songea pas à manger ; elle n'avait pas faim.

A neuf heures elle revêtit sa plus belle robe et emprisonna ses magnifiques cheveux dans un bonnet frais et coquet.

Avant de partir, elle fit le tour de la maison et s'arrêta devant le lit où couchait Georgette du vivant de sa mère. Il y avait dans ses mouvements quelque chose de fébrile. Ces yeux devinrent humides et son regard presque triste.